

Cinéma * * * * * La Symphonie pastorale

FILM émouvant et qui ne pouvait qu'être émouvant par la présence d'une enfant aveugle. Certains fabricants de romans, assistés d'épiciers en pellicule, n'eussent pas manqué de spéculer sur l'infirmité de la petite Gertrude et se fussent livrés au classique chantage à la pitié. André Gide a toujours nourri de plus nobles ambitions et a surtout placé le drame de sa Symphonie Pastorale dans le tourment secret de l'homme de devoir aux prises avec un amour qu'il n'ose affronter. Il n'est pas douteux que la cécité de Gertrude ne s'est imposée à Gide qu'en tant que support dramatique et ce n'est que par un décalage d'interprétation et aussi par la transposition cinématographique, qui nous livre d'abord les apparences, que l'aveugle devient le personnage central.

Oui, drame tout intérieur qui eût pu naître en n'importe quel cœur

d'homme, mais qui s'aggrave du conflit d'un certain piétisme protestant battu en brèche par un sentiment trop humain pour qu'on puisse jamais s'en exorciser avec des citations d'évangile.

Nous baignons, dès le début, dans un drame tenace et lourd, d'autant plus sournois qu'il se nourrit de la pureté d'âmes blanches dans des décors de neige. Jeu profond des antithèses : chacun se torture et sème le malheur en toute innocence. Parfois, une courte scène de violence fait craquer la surface de ce lac tranquille et nous fait penser à ces eaux mortes qui se libèrent de leurs pestilences par l'explosion de jolies bulles dans les nénuphars.

Ce film lent — sans être long — ne pouvait naturellement pas être un film d'action qui eût escamoté, en l'accélération, son propre rythme psychologique. Les amateurs de cinéma téléscopé vont avoir l'imagination en berne et se consoleront avec la qualité des esquimaux qu'on vend à l'entr'acte. Il est sans doute triste qu'on ne sache plus vivre ni penser lentement, qu'on ne songe à se recueillir que sur le scenic-railway de Luna-Park ou à se rouler dans des sentiments crépitants.

Mais les spectateurs — fût-ce d'aventure — qui se sentiront d'humeur à voir une œuvre valablement humaine ne seront pas déçus. La Symphonie Pastorale, certes, ne sera pas une date dans le cinéma, mais elle en sera une au palmarès de Michèle Morgan qui nous bouleverse une fois de plus avec son étroit visage, refuge de toute la sensibilité féminine, ses yeux clairs et lumineux qui nous rappellent que le regard reste la grande route de l'âme. On ne peut être plus vraie, plus touchante, plus exacte en son art. Elle est, au reste, servie par un dialogue d'Aurenche et Pierre Bost d'une très louable sobriété. Quelle simple et pure émotion quand la petite Gertrude dit : « Même lorsque je suis malheureuse, ce n'est jamais comme les autres... » On découvre une fois de plus l'insaisissable sortilège des simples mots qu'il fallait dire.

La simplicité serait-elle en passe de « tenir » enfin la grande vedette ?

Lise Noro, à qui l'on a reproché d'avoir chargé son rôle, m'a beaucoup plu, comme à l'habitude. Jean Desailly est assez incolore et Pierre Blanchard, qui joue toujours de son beau physique romantique, fort digne et plausible en somme, me paraît avoir un peu trop d'emphase dans le regard et de grandiloquence dans le rictus.

On sent que la mise en scène de Jean Delannoy est trop respectueuse de l'œuvre pour se laisser aller à des violences sourdes et vite réprimées qui eussent peut-être mieux éclairé les sinuosités de ce drame secret et, après tout, fort bourgeois.

N'est-ce pas, en effet, le réflexe « bourgeois » de Lise Noro crachant sa rancœur et sa haine naissante : « Et tu croyais épouser mon fils... tu t'es trompée ! » qui pousse Gertrude au suicide ? La femme du pasteur, en ce sursaut, se conduit comme se conduirait la très bourgeoise femme d'un gros usinier. C'est-à-dire qu'elle prouve, à l'occasion, un sens très conformiste, très légal, très innocent et très applaudi de l'assassinat.

arrivé
A. Giffard
durée 45
1904
1905. 40